

La génération Goliarda Sapienza.

SON MANUSCRIT, MAINTEMS FOIS RETOQUÉ PAR LES MAISONS D'ÉDITION, A BIEN FAILLI RESTER OUBLIÉ. DÉSORMAIS LE ROMAN D'APPRENTISSAGE DE GOLIARDA SAPIENZA, PUBLIÉ PRÈS DE DIX ANS APRÈS SA MORT, FAIT L'OBJET D'UN VÉRITABLE CULTE AUPRÈS DES JEUNES FÉMINISTES. POURTANT, L'ANCIENNE COMÉDIENNE ITALIENNE ATHÉE ET ANARCHISTE QUI SE MÉFIAIT DES BANDES ET DU MILITANTISME N'AURAIT PAS FORCÉMENT GOÛTÉ LE STATUT D'ICÔNE QU'ON LUI CONFÈRE AUJOURD'HUI.
Texte Lucas MINISINI – Photos Francesca TODDE



La bibliothèque, de Goliarda Sapienza, à Rome, et sa porte dérobée, dans l'appartement où elle a vécu avec Angelo Pellegrino.

Page de droite, une lettre manuscrite de Goliarda Sapienza adressée au poète Attilio Bertolucci, en 1979. Et une photo d'elle durant la guerre, en 1942, avec une amie, Piazza del Popolo, à Rome.



C'EST UN LIVRE QUI A CHANGÉ SA VIE. Il y a trois ans, Tal, la vingtaine, lit d'une traite *L'Art de la joie*, un pavé de 624 pages signé Goliarda Sapienza. Celui qui n'a pas encore entamé sa transition de genre se passionne pour la vie de son héroïne, une Sicilienne hors du commun, née dans la pauvreté le 1^{er} janvier 1900, devenue princesse, antifasciste, féministe, prisonnière politique, toujours en quête de bonheur dans « cette promenade qu'on appelle la vie », comme l'écrit l'autrice. Tal s'implique alors depuis peu dans le mouvement Collages Féminicides. Dans le squat du 14^e arrondissement de Paris où se préparent les actions contre les violences faites aux femmes, le roman passe de main en main et fait l'objet d'intenses discussions, notamment sur la violence et le viol, au début de l'œuvre. Avec quelques autres textes de Sapienza, découverts dans la foulée, Tal célèbre *L'Art de la joie* sur les réseaux sociaux, où il est aujourd'hui suivi par plusieurs dizaines de milliers de personnes. Pour lui, l'écrivaine, décédée en 1996, est une figure féminine de référence, un symbole de liberté. Quelques mois après sa lecture, il décide de modifier son nom de famille. Le jeune homme opte pour le pseudonyme « Madesta », inspiré du prénom de l'héroïne du roman, Modesta. « Comme un talisman, ce personnage guide ma vie », confie l'activiste féministe, cheveux bruns coupés court et tee-shirt coloré, à la terrasse d'un café parisien. Il lui permet avant tout de mettre à distance les graves violences physiques et psychologiques subies pendant son enfance, et aussi d'« aspirer à plein de choses », dans l'écriture et l'engagement militant. Il a ainsi publié, en avril, *Désirer à tout prix* (La Collection sur la table, Binge Audio), un essai où il célèbre des formes d'amour qui n'ont pas besoin de sexualité pour exister. Chez lui, Tal Madesta garde toujours une version poche de *L'Art de la joie*, pour un futur cadeau. Il l'a déjà offert « au moins quarante-cinq fois ».

GRÂCE à un puissant bouche-à-oreille, Goliarda Sapienza et son chef-d'œuvre sont devenus cultes. En France, environ 500 000 lecteurs ont découvert *L'Art de la joie*. Ce succès rencontré dès sa première publication, en 2005, aux Éditions Viviane Hamy, a même déclenché un intérêt soudain pour Goliarda Sapienza en Italie, où les éditeurs avaient toujours refusé son texte. Le roman

est publié pour la première fois en italien en 2008, par la prestigieuse maison d'édition Einaudi. Dans la foulée, une vingtaine de pays, en Europe et dans le monde, se sont passionnés pour cette écrivaine oubliée. Lors de sa réédition en 2015 en France, aux Éditions Le Tripode, le texte a même suscité l'engouement d'une nouvelle génération. La maison d'édition vient aussi de faire paraître en octobre *Le Fil de midi*, l'histoire de la psychanalyse mouvementée de Goliarda Sapienza. Son œuvre est particulièrement dense : des romans, des récits autobiographiques, des carnets, un recueil de poèmes... Quelques contes, trois pièces de théâtre et une abondante correspondance ne sont pour l'instant disponibles qu'en italien. Elle fait l'objet d'un véritable phénomène : une librairie parisienne s'appelle *L'Art de la joie* depuis 2014, des étudiants préparent des thèses sur ses textes, dont une, à l'université d'Oxford, a déjà été publiée, plusieurs adaptations théâtrales ont vu le jour, un prix littéraire italien a été créé à son nom...

Actuellement, Valeria Golino développe une série pour la télévision italienne, couvrant la première partie de *L'Art de la joie*, prévue pour la fin 2023. L'actrice et réalisatrice a travaillé trois ans ◻◻◻



Ci-dessous, Goliarda Sapienza et son premier compagnon, le réalisateur Francesco Maselli en 1955 sur le tournage des *Égarés*. À droite, sa collection de sculptures de mains chez lui, à Rome.

Page de droite, Francesco Maselli, aujourd'hui âgé de 91 ans, chez lui, à Rome.



∞∞ sur cette adaptation, dont le tournage débute le 10 octobre en Sicile, avec Valeria Bruni Tedeschi dans le rôle de la grand-mère d'adoption de Modesta. Avant Valeria Golino, au moins trois réalisateurs ont essayé de mettre le chef-d'œuvre en images, en vain. La quinquagénaire connaissait Goliarda Sapienza, qui était aussi une actrice célèbre : au début de sa carrière, Golino prenait des cours de diction chez elle. C'était au milieu des années 1980, elle avait 18 ans, sa professeure plus de 60. Sapienza fumait beaucoup et appelait la jeune fille « *ma Modesta* ». Comment expliquer qu'une œuvre écrite dans l'Italie d'après-guerre soit devenue une référence contemporaine ? Dans ce que certains considèrent comme une suite du *Guépard*, le classique de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, publié à titre posthume en 1958, et adapté au cinéma par Luchino Visconti cinq ans plus tard, le grand roman de Sapienza, comme la plupart de ces écrits, a une dimension très politique. Il raconte l'ascension d'une femme dans une société conservatrice et patriarcale. Aujourd'hui, en France comme en Italie (qui vient pourtant de voir la victoire de la coalition menée par la candidate d'extrême droite Georgia Meloni), Goliarda Sapienza est devenue une figure d'émancipation.

PARMI les rares textes publiés de son vivant, *L'Université de Rebibbia* a également un aspect engagé. Il revient sur le court emprisonnement de Sapienza, en 1980, après un vol de bijoux chez une amie de la haute bourgeoisie romaine. L'artiste français Nicolas Daubanes le fait lire régulièrement à des détenus, au cours d'ateliers, et assure qu'ils apprécient le texte. Le plasticien, exposé au Palais de Tokyo en 2020, y voit une « *sublimation de la contrainte et de la proximité* », qui transforme la privation de liberté en « *expérience plus riche* ». Sapienza écrit ainsi : « *Aujourd'hui, notre petite cellule ressemble à une petite place du Trastevere [un quartier de Rome] dans un octobre chaud et venteux résonnant de cris, de voix et d'éclats de rire.* »

Athée et anarchiste, Goliarda Sapienza n'a reculé devant aucun tabou : elle rejette la religion, tance les partis politiques, même de gauche, tout en fréquentant de nombreuses figures du Parti communiste italien, et s'affranchit de toutes les contraintes qui risquent d'« *entraver le bonheur* ». Dans *L'Art de la joie*, Modesta a des relations amoureuses avec des hommes comme avec des femmes. Et dans ses *Carnets*, l'écrivaine aborde sa sexualité à la fin de sa vie, sans détours : « *Hier dans la nuit, bien que très fatigués, nous avons fait l'amour. Ça a été très beau. Ce n'est pas facile – la vieille éducation puritaine, qui veut qu'on ne parle pas de ces choses-là, même pas avec soi-même –, mais il faut que je le dise : comment est-il possible d'éprouver ce type d'amour charnel à un âge si avancé ?* »

Goliarda Sapienza est avant tout devenue une icône féministe. Ses admirateurs, des admiratrices surtout, parlent de *L'Art de la joie* avec de



grandes envolées lyriques et une pointe de dévotion, bien au-delà d'un simple coup de cœur littéraire. Adelaïde Bon entretient une relation « *presque mystique* » avec ce roman. L'autrice de *La Petite Fille sur la banquise* (Grasset, 2018), récit dans lequel elle raconte le viol qu'elle a subi à l'âge de 9 ans (comme le personnage de Modesta), a découvert l'ouvrage à 26 ans, lors de sa sortie en France. « *Ses livres sont vivants, explique-t-elle. Ses interrogations sur la vie, la mort, la maternité ou le désir résonnent encore très fortement aujourd'hui.* » Elle considère l'héroïne de *L'Art de la joie* comme une de ses meilleures amies, centrale dans son envie d'écrire. « *Modesta m'a donné l'autorisation de dire les choses, sans arrogance ni certitude.* »

Virginie Despentes a également été marquée par les écrits de la Sicilienne. « *On ne croule pas sous les modèles d'écrivaines, explique-t-elle dans un e-mail. Les textes se sont propagés autour de moi sans qu'on puisse parler d'une hype ou d'un boulot marketing, ça s'est fait tout seul.* » Ils touchent aussi une génération plus jeune, éduquée au militantisme dans le sillage du mouvement #metoo, depuis 2017. « *L'Art de la joie suggère qu'il y a de nombreuses manières de s'engager politiquement, sans même rejoindre un parti politique* », décrypte Irène Courtin, militante anarchiste et féministe de 29 ans, engagée au sein d'Alternative libertaire depuis 2017. La doctorante en sociologie, actuellement détachée à Manchester, au Royaume-Uni, explique aussi son attachement à cette œuvre par le manque de figures féminines dans la littérature : « *On s'accroche à ça. C'est une femme qui envoïe balader tous les codes et toutes les contraintes. Même si certains propos de Sapienza peuvent aujourd'hui être dérangeants.* » Elle pense peut-être à cette réflexion dans ses *Carnets*, quand l'écrivaine évoque un « *homosexuel à*

l'ancienne, c'est-à-dire avec respect pour les autres – respect qui consiste à ne pas vous faire à tout prix témoin de sa condition d'homme aimant les hommes». Son œuvre et sa vie regorgent toutes de grandes histoires d'amour bisexuelles et de remises en cause des assignations de genre. Pour autant, si Goliarda Sapienza questionne les contraintes et les injustices de la vie des femmes du XX^e siècle, elle ne se définit jamais comme «*féministe*». Le rôle d'égérie qui lui est assigné aujourd'hui l'aurait même «*dérangée*», affirme Nathalie Castagné, traductrice de l'œuvre en français. Selon la septuagénnaire basée à Montpellier, l'écrivaine a toujours rejeté les mouvements militants, jugés trop dogmatiques. Nathalie Castagné relativise l'engouement féministe que Goliarda Sapienza suscite aujourd'hui: «*On a confondu sa grande héroïne, Modesta, et Goliarda.*»

L'autrice vénérée est devenue romancière sur le tard. Avant d'écrire, elle s'est fait un nom comme vedette du théâtre italien. Née en 1924 à Catane, en Sicile, elle décide, devenue adulte, de ne pas s'engager en politique, à l'inverse de ses parents. Mais elle reste proche de leurs idées. Son père, surnommé «*l'avocat des pauvres*», est membre du Parti socialiste italien. Sa mère, Maria Giudice, est une syndicaliste et une grande figure de la gauche italienne. Elle a côtoyé Léon Trotski, Benito Mussolini, quand il était encore militant socialiste, avant de collaborer avec le philosophe communiste Antonio Gramsci. «*Elle avait aussi connu Lénine, en Suisse*», précise Francesco (dit «*Citto*») Maselli, 91 ans, le premier compagnon de «*Iuzza*», surnom de Goliarda, avec qui il a vécu près de vingt ans. En chemise et bretelles, il reçoit sur son fauteuil roulant, à la mi-septembre, dans son appartement du nord de Rome, aux stores baissés pour se protéger de la chaleur. Au milieu de 7 000 livres, des morceaux de décors de films, dont une grande main de plâtre blanc, témoignent de son passé de réalisateur et d'assistant de Michelangelo Antonioni et de Luchino Visconti.

Goliarda Sapienza donnait aussi des petits coups de main sur les tournages de ces deux maîtres du cinéma italien. En 1945, le pays découvre son talent de comédienne. La jeune femme de 21 ans vient de créer une compagnie de théâtre d'avant-garde, la T45. Elle s'est installée à Rome dans les années 1940, y a suivi des cours d'art dramatique et a participé à des opérations de sabotage contre l'occupant nazi. Après-guerre, elle joue dans la première pièce de théâtre de sa compagnie, ∞∞



“Ses livres sont vivants. Ses interrogations sur la vie, la mort, la maternité ou le désir résonnent encore très fortement aujourd’hui. L’héroïne de ‘L’Art de la joie’, Modesta, m’a donné l’autorisation de dire les choses, sans arrogance ni certitude.”

Adelaïde Bon, écrivaine



∞∞ *Maladie de la jeunesse*, de Ferdinand Bruckner. Citto Maselli a assisté à chacune des dix représentations: « Elle chuchotait mais sa voix résonnait dans tout le théâtre. Après ça, on ne parlait que d'elle à Rome, elle était devenue très célèbre. » Elle est comparée à Eleonora Duse, la rivale légendaire de Sarah Bernhardt. Luchino Visconti, qui devient l'un de ses amis proches, lui propose de créer une nouvelle compagnie de théâtre avec lui. Concentrée sur ses projets, elle refuse. « Elle était très jeune et elle n'avait pas encore compris que Visconti était un réalisateur majeur », regrette Citto Maselli. Ce dernier a 17 ans quand il tombe amoureux de Goliarda Sapienza, qui en a 23. Elle participe à la réalisation de ses premiers documentaires sur la capitale italienne d'après-guerre, qui seront diffusés dans la foulée à la Cinémathèque française. Mais, à ce moment-là, sa mère, Maria Giudice, longtemps internée en hôpital psychiatrique, va mal. Dans une interview donnée à *Libération*, en 2005, Citto Maselli décrit une femme « schizophrène et paranoïaque qui bouffait ses excréments » et hurlait la nuit, dans le petit appartement qu'il partageait avec Goliarda Sapienza, via Tripoli, où elle s'était installée. Sa mort, en 1953, bouleverse sa fille qui est alors une comédienne star. La nuit suivant les funérailles, elle écrit trente poèmes, presque sans s'arrêter. Ce sont ses premiers textes.

Quelques années plus tard, malgré un rôle dans *Senso* (1954), de Visconti, Goliarda Sapienza décide d'abandonner son métier de comédienne pour se consacrer exclusivement à l'écriture. Mais la révélation des crimes stalinien, en 1956, la déstabilise fortement, remet en cause ses idées. Citto Maselli, lui, est l'une des figures du Parti communiste italien. Leurs brouilles sont nombreuses. À cette époque, la jeune femme tombe amoureuse de Lorenzo Tornabuoni, un célèbre peintre romain. « Tina », la sœur de Citto Maselli, la suspecte aussi d'entretenir une relation extraconjugale avec leur père. Atteinte de dépression, Goliarda Sapienza souffre d'insomnies chroniques et tente de se suicider pour la première fois en 1962, avec des somnifères. À sa sortie du coma, dans une clinique romaine, les médecins lui font subir plusieurs séances d'électrochocs. Elle ne peut ensuite plus conduire. Ni parler anglais. Et des pans entiers de sa mémoire récente ont disparu. Son couple avec Citto Maselli implose en 1965. Les années suivantes, elle publie deux essais, *Lettre Ouverte* et *Le Fil de midi*, qui auront peu d'écho. Mais depuis 1967, elle est plongée

“Je ne sais pas si Goliarda aurait aimé être mentionnée sur des banderoles féministes. Elle détestait les groupes, les bandes et le conflit entre hommes et femmes.”

Angelo Pellegrino, dernier compagnon de Goliarda Sapienza



dans l'écriture d'une épopée pour laquelle elle n'envisage qu'un seul titre : *L'Art de la joie*.

Elle mettra neuf ans à l'écrire. Elle arrive au bout de ce qu'elle considère comme son œuvre la plus aboutie, en 1975, alors âgée de 51 ans. Tous les jours, pour passer en revue le travail accompli, elle lit des chapitres entiers à son amie Pilù. « Quand celle-ci n'était pas disponible, elle demandait le portier de l'immeuble, Pepino », sourit le second compagnon de l'autrice, qu'elle rencontre à cette époque. À 76 ans, Angelo Pellegrino habite toujours dans l'appartement du quartier résidentiel de Parioli, dans le nord de Rome, où il a vécu avec elle pendant plus de vingt ans. Même s'il s'est depuis remarié et a eu un enfant, l'ancien acteur comique de la série de films culte *Fantozzi* n'a jamais voulu quitter les lieux. Dans le bureau de Goliarda Sapienza, où tout est resté en l'état, Angelo Pellegrino raconte sa passion pour la traduction du grec ancien et revient sur son joyeux quotidien avec l'écrivaine. Ensemble, ils dansaient, cuisinaient et riaient beaucoup. « Elle imitait Charlie Chaplin à la perfection », glousse-t-il, en pantalon blanc et veste blanche. L'atmosphère change quand les éditeurs refusent un à un de publier *L'Art de la joie*. Angelo Pellegrino était alors persuadé que le petit monde de l'édition italienne serait « frappé par la beauté de ce livre », qu'ils assisteraient à un triomphe en librairie. Pendant trois ans, le couple persiste. « Ce livre était l'enfant de Goliarda, qui ne pouvait pas en avoir, soupire-t-il. C'est comme si elle avait dû avorter. »

Pour tenter d'éloigner la dépression qui revient au fil des nombreuses lettres de rejet de son livre, Angelo offre à Goliarda plusieurs carnets. Elle en remplira 8 000 pages en deux décennies. Mais l'écrivaine est de plus en plus isolée. « La célèbre journaliste Oriana Fallaci, influente

figure féministe de l'époque, ne ratait pas une occasion de la critiquer publiquement », détaille Giovanna Providenti, autrice de la seule biographie de Sapienza, *La Porta è aperta* (« la porte est ouverte », Villaggio Maori, 2016, non traduit). Goliarda Sapienza s'éloigne de Rome et passe désormais une bonne partie de son temps à Gaète, tranquille petite ville côtière à une centaine de kilomètres plus au sud. Elle veut se concentrer et écrire un roman sur sa mère, Maria Giudice. Mais le 30 août 1996, Goliarda Sapienza fait un malaise cardiaque avant de chuter mortellement dans l'escalier, seule chez elle. Son corps ne sera découvert que deux jours plus tard.

Pour faire face au deuil de son grand amour, Angelo Pellegrino continue à se battre pour faire publier son travail. « Un jour, j'ai vu que des insectes commençaient à grignoter les pages manuscrites du livre », raconte-t-il, près d'une longue étagère où vingt-quatre cartons contiennent l'intégralité de l'œuvre. Il décide de commencer par autopublier une première version de *L'Art de la joie*. Personne ne fait attention au millier d'exemplaires mis en circulation. Le parcours du livre devient ensuite tortueux : il passe entre les mains d'un journaliste de la RAI, avant d'atterrir sur le bureau d'un agent littéraire de la ville de Brescia, spécialiste du marché littéraire allemand. C'est là qu'un « miracle » se produit, selon Pellegrino. En 2003, au Salon du livre de Francfort, une éditrice allemande, Waltraud Schwarze, découvre le roman. « Attirée par l'énergie du livre », elle s'empresse de téléphoner à un jeune éditeur qu'elle connaît, Frédéric Martin, aux Éditions Viviane Hamy, à Paris. Il décide de lancer une traduction en français.

DANS une petite cour parisienne fleurie, Frédéric Martin, aujourd'hui quadragénaire, pipe à la main, décrit la méthode employée à l'époque pour créer l'événement avec *L'Art de la joie*, lors de la rentrée littéraire de septembre 2005. En dehors de ses heures de travail, il imprime de façon artisanale le roman sur des ramettes de papier A4 et l'envoie par colis à une quarantaine de librairies. Le coup de téléphone d'une journaliste intriguée par cette autrice italienne inconnue et décédée neuf ans plus tôt, dont tous les libraires parlent soudain, lui confirme que sa stratégie est la bonne. « Après avoir raccroché, j'ai pleuré pendant dix minutes, confie Frédéric Martin. Sapienza était sauvée. »

Qu'aurait pensé l'écrivaine du culte dont fait désormais l'objet *L'Art de la joie* ? « Je ne sais pas si elle aurait approuvé d'être mentionnée sur des banderoles féministes, considère Angelo Pellegrino. Elle détestait les groupes, les bandes et le conflit entre hommes et femmes. » Mais il se réjouit de cette récente starification et que chacun puisse se retrouver dans ses écrits. En octobre, il publie son propre roman, *Goliarda* (en italien, non traduit), aux éditions Einaudi, dans lequel il retrace son histoire d'amour pas

comme les autres. « C'est comme si elle n'était pas morte, qu'elle était toujours restée à mes côtés », confie-t-il. Il a accompli sa mission avec la publication en Italie de la quasi-intégralité des écrits de Goliarda Sapienza et envisage de passer à autre chose. Le septuagénaire a prévu de faire don des manuscrits originaux de *L'Art de la joie* à l'université de Catane, en Sicile, grâce à une fondation qu'il est en train de créer. En plus des cartons de textes originaux, il a prévu d'ajouter au fonds les lettres de rejet des éditeurs italiens et celles des fans. « Certaines personnes m'écrivent qu'ils prient la figure de Goliarda, comme si j'étais moi-même un prêtre », sourit-il.

Catane a dédié un square à l'écrivaine, et Palerme lui a donné le nom d'une petite rue. À Gaète, où l'autrice légendaire est enterrée, la mairie a érigé une stèle funéraire en son honneur. On peut y lire l'un de ses poèmes : « Je ne savais pas que l'obscurité/ n'est pas noire/ que le jour/ n'est pas blanc/ que la lumière/ aveugle/ et que s'arrêter est courir/ encore/ davantage. » Quelques adeptes de ses écrits viennent s'y recueillir. Depuis le mois de mai, ils peuvent aussi admirer son buste en bronze, installé sur une petite place pavée de la ville renommée piazza Goliarda Sapienza. ☺



Page de gauche : Angelo Pellegrino, le dernier compagnon de Goliarda Sapienza, qui a sauvé de l'oubli son roman *L'Art de la joie*.

Ci-dessus, leur appartement de la via Denza, à Rome.